

PASCAL DUPUY

NOÏ

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532345

Dépôt légal : juin 2026

Avant-propos

Au milieu du XIX^e siècle, un inventeur passionné, Édouard Léon Scott de Martinville, réussit pour la première fois de l'histoire à enregistrer un son, grâce à son phonautographe. L'appareil est purement mécanique. L'enregistrement ne sera lu qu'en 2008, cent cinquante ans plus tard.

Socoa

Falaises de Socoa, golfe de Gascogne, jadis

Depuis le petit matin, la tribu était réunie sur la falaise. Ni la pluie glaciale ni le vent qui figeait les visages ne troublaient la foule silencieuse. Tous avaient en tête les hurlements qui avaient alerté le village. Le petit groupe de chasseurs-cueilleurs, terrorisé, s'était précipité vers la demeure du sorcier, alertant au passage les habitants ensommeillés de l'horreur à laquelle ils avaient assisté en partant à la chasse.

Le chef lui-même s'approcha, donnant de la voix pour dominer la cohue. Un mot se détachait du brouhaha :

— L'Arbre, l'Arbre !!

Le village entier courut d'un seul mouvement vers le lieu du drame.

Bann, chef incontesté de la tribu, avait pris la tête de la foule, et personne n'osait précéder sa haute stature suivie à grand-peine par un sorcier malingre et claudiquant. Il portait une veste de fourrure d'ours, soigneusement cousue et fermée de lacets de cuir, et sa cuisse était battue par le manche d'une hache de métal poli. L'arme magique faisait sa fierté et celle du village, car elle était unique.

Elle avait été façonnée à grand-peine dans les débris d'une étoile tombée du ciel, les artisans la polissant pendant des mois à l'aide de galets de granit. La lame de fer et de nickel était solidement fixée à un robuste manche d'ivoire sculpté de scènes de chasse.

On dit qu'elle rendait son porteur invincible.

Maintenant, tous observaient la scène avec angoisse. Le chêne sacré, dont le tronc gigantesque, plusieurs fois centenaire, semblait défier hier encore les forces de l'océan, laissait apparaître la moitié de ses racines. Le feuillage penchait dangereusement au-dessus des flots.

L'Arbre était vénéré depuis l'aube des temps. Personne ne se rappelait l'avoir vu jeune, et les sorciers lui avaient toujours voué un culte sans faille. Il était le lien entre la terre et le ciel, entre le corps des défunts et leur âme. C'est à lui que l'on demandait de favoriser la chasse et la cueillette, de calmer les tempêtes, de faire cesser les canicules. À lui encore que l'on amenait les malades pour les guérir, les femmes enceintes pour avoir de beaux enfants,

et lui que l'on priait avant d'abattre ses frères dans la forêt pour construire les maisons et les grandes pirogues de pêche.

Bann, le chef, ordonna que les guerriers passent de lourdes cordes, faites de racines tressées, autour du dieu-arbre. Nok le sorcier, dont la faible constitution contrastait avec la puissante stature de Bann, tremblait de tout son corps, incapable de la moindre réaction. Le chef lui avait toujours inspiré la crainte, et il savait qu'il serait considéré comme unique responsable si l'arbre protecteur du village périssait.

Entre deux ordres aux guerriers, Bann rugit :

— Fais quelque chose, sorcier !

Nok se jeta à genoux dans la boue, souillant les peaux dont il était vêtu.

Le petit homme portait des vêtements plus simples que ceux de Bann. Ils étaient faits de chutes de fourrures multicolores, et marquaient sa fonction. Les sorciers étaient toujours choisis par l'assemblée des sages, et toujours parmi les enfants les plus faibles de constitution. Cela permettait d'assurer que jamais ils ne pourraient défier le chef, et de donner un statut à un homme qui n'aurait fait qu'un piètre chasseur.

Nok était le modèle même du sorcier, maigre à l'excès, et son pied bot lui donnait une allure maladroite.

Une étrange mélodie sortit de sa gorge serrée, bientôt accompagnée des voix des villageois, couvrant de leurs prières les ahanelements des guerriers.

À chaque traction, le colosse végétal semblait se défendre, tirant les hommes, pourtant choisis parmi les plus forts, vers les brisants menaçants, soixante mètres plus bas.

Chacun avait fait un tour de corde autour de ses reins, et tous tiraient dans un synchronisme parfait, tant ils étaient habitués à éprouver ainsi leurs forces lors des jeux du village.

Mais aujourd'hui, ce n'était pas un jeu. Aucun sourire sur les visages crispés par l'effort, aucune moquerie des spectateurs impuissants.

Au bout d'une heure, malgré le sol glissant, les deux colonnes d'une trentaine d'hommes avaient réussi à redresser l'énorme masse.

Alors qu'un certain soulagement commençait à se faire sentir, un craquement assourdissant, qui semblait venir des entrailles de la Terre, fit trembler l'assemblée. Le sol qui soutenait encore le dieu arbre s'effondra, créant une brèche énorme dans la falaise. La traction soudaine de la masse en chute libre fut si forte que tout disparut en une fraction de seconde. Seuls un grand vide et

le silence régnaient maintenant sur une foule misérable et muette sous la pluie d'automne.

Le chef s'était précipité vers l'abîme, les yeux écarquillés, la face tordue dans une mimique de terreur, pour n'y voir que le grand chêne qui commençait à flotter dans le ressac. Aucun survivant. Les corps encore liés entre eux flottaient sans réaction, tant la chute dans l'eau glacée avait été violente.

Le petit sorcier l'avait suivi, les bras écartés, et il eut à peine le temps de voir s'abattre la grande hache de métal qui lui fendit le crâne. Bann, furieux de son impuissance, poussa un dernier rugissement vers l'océan.

Dans un futile geste de colère, il venait de lancer l'arme prestigieuse vers le géant qui déjà s'éloignait.

Plus de dieu-arbre, plus de sorcier, plus d'arme magique, la moitié des guerriers disparus, Bann tomba à genoux, la pluie masquant ses larmes.

Beñat

Pays basque, vingt et unième siècle

Beñat n'était pas un pêcheur comme les autres. Il avait été un grand sportif. Il avait remporté de nombreuses médailles, dans l'armée, dans le civil. Il avait.

Puis un jour, alors qu'il commandait une intervention assez ordinaire du GIGN, il avait ressenti un choc violent à la tête. Il n'avait même pas eu le temps d'entendre le coup de feu. La balle supersonique venait de le plonger dans le coma avant même que le son ne lui parvienne.

Il avait fallu des mois avant que la conscience ne revienne, avec les sens.

Ces maudits sens qui le plongèrent dans un enfer de douleur. La vue déclenchait chez lui des vagues de migraines insoutenables. Il n'entendait presque plus d'une oreille, ne percevait plus les goûts ni les odeurs, et, quand il voulut bouger, son corps affaibli ne répondait plus à ses ordres.

Le médecin-colonel lui expliqua qu'il avait perdu un an de sa vie. Que la balle de chasse qui l'avait blessé n'avait pas directement touché le cerveau, mais déclenché un gigantesque hématome sous-dural et un œdème cérébral, et une kyrielle de symptômes.

Ses fameux symptômes, il avait fini par leur parler comme à des êtres à part entière, à les insulter, à les défier, au cours d'une interminable rééducation.

Une kinésithérapeute dotée d'un extraordinaire accent du Nord et d'une certaine fermeté l'avait accompagné avec une détermination sans faille, et une bonté qu'il n'oubliera jamais. C'est elle qui, apprenant qu'il avait été promu au grade de capitaine pendant son coma, lui avait dit en riant :

— Nommé 'pitaine dans son lit ? Tous des fainéants, ces gendarmes ! Allez, au jus le bleu, et qu'ça saute !

Le jour de son départ du centre de rééducation, ils échangèrent leurs numéros de téléphone, et une certaine émotion. Il rejoignit le sud-ouest de la France, vers son pays d'origine.

Il se battit pour rester dans la gendarmerie, et à force de détermination, finit par trouver ce curieux accord auprès de son encadrement. Une sorte de travail à mi-temps, une grande liberté d'opérer, et une mission permanente qui consistait à trouver des preuves directes de délit de pollution maritime ou de contrebande.

Il avait le loisir d'utiliser son propre bateau, ou de faire appel à la vedette basée à Bayonne. Mais il préférait largement utiliser le discret « Bretoi », qui, malgré ses sept nœuds et demi à plein régime, avait déjà rempli de belles missions.

Noï

Le Monde, jadis

— Noï, Noï, viens voir, ça marche, ça marche !

Noï émergea de sa sieste, aussitôt écrasée par l'étouffante chaleur qui régnait depuis quelques jours.

— Paxtou, tu es fou ! Je viendrai tout à l'heure, il fait trop chaud !

— Non, viens, viens, je te dis, j'ai réussi !

Noï s'extirpa péniblement de sa couche, en grommelant contre son voisin et ami. Paxtou l'attendait sur la terrasse, trépignant comme un jeune poulain, lui faisant signe de le suivre.

La jeune ingénieure suivait de mauvais gré, mais pas assez vite pour son collègue.

Ce dernier s'arrêta devant son propre patio, les bras écartés dans un geste théâtral, désignant ce qui ressemblait à un petit tour à bois.

— Et voilà !

— Et voilà quoi ? dit Noï, toujours agacée.

Paxtou enroula une cordelette qui supportait un poids métallique. Un cylindre légèrement incliné se mit à tourner. Il cria :

— Noï est une fainéante !

Il enroula à nouveau la cordelette, remonta un curieux cornet qui semblait fait d'os. Il relâcha l'ensemble, et l'on entendit distinctement une voix nasillarde s'exclamer :

— Noï est une fainéante !

Noï recula d'un pas, et faillit tomber en arrière.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'exclama-t-elle, les yeux démesurément ouverts.

Elle était maintenant complètement éveillée, épatée par le génie de son ami.

— C'est le perroquet d'argile ! dit-il comme s'il présentait son invention devant toute une assemblée. Je travaille là-dessus depuis des mois, et j'ai réussi !

C'était un plaisir que de voir le jeune savant s'agiter dans tous les sens. Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir que la surprise de la jeune femme.

Ils se connaissaient depuis l'enfance, avaient été élevés ensemble depuis la disparition tragique des parents de Paxtou, quand ils avaient tous deux cinq ans. Les parents de Noï l'avaient élevé comme leur propre fils, et les deux enfants avaient étudié les sciences avec la même ferveur.

À l'adolescence, ils étaient tous deux plus intéressés par les calculs complexes que par les sorties des gamins de leur âge. Puis chacun avait choisi sa spécialité, l'architecture, tant terrestre que navale pour Noï, les communications pour Paxtou.

Ils habitaient dans le quartier du deuxième cercle, et leurs maisons, dessinées par Noï, n'étaient séparées que par quelques dizaines de mètres.

Le matin, ils rejoignaient leurs bureaux respectifs au Palais sur de petits canots de bois léger ou en employant les grandes pirogues collectives.

Souvent, c'est ensemble qu'ils allaient rendre visite à Gaar, le père de Noï, qui était assigné à résidence dans le quatrième cercle depuis son désaccord avec la Reine.

Bretoï

Pays basque, vingt et unième siècle.

Beñat se délecte de l'instant présent. L'eau calme du petit matin berce doucement la coque du Bretoï. L'antique canot breton est une perfection. Sa proue relevée toujours prête à affronter les pires coups de tabac, son bordé haut et rassurant, ses cales si bien protégées, et ses indestructibles moteurs, font de cet ancien bateau de sauvetage un ami des plus fidèles.

Beñat s'était battu pour redonner vie à ce bateau voué à la destruction, que ses parents avaient acheté dans une vente du domaine public pour le transformer en ligneur, vendant pendant des années des bars et des mulets aux restaurants de la région.

Il avait fallu retrouver les plans d'origine, chiner des pièces d'accastillage et de moteur, arpenter les ports de La Corogne à Saint-Malo, pour en arriver à ce bonheur matinal.

Mais il était temps de sortir de sa contemplation, car il ne suffisait pas de mettre la clef de contact et de la tourner pour entendre la chanson des deux moteurs Baudouin DB2.

Ouvrir les vannes, remplir les cuves journalières, vérifier les niveaux, amorcer les injecteurs, installer les « cigarettes » de préchauffage, et puis lancer à grands coups de manivelle les lourds volants d'inertie. Enfin, il ne manquait plus que d'embrayer les moteurs. Alors, à un régime incroyablement lent, les vieux Baudouin prenaient vie, brûlant calmement l'huile de friture récupérée dans les commerces du coin.

L'idée n'était pas de lui, il avait un jour discuté avec une femme de Saint-Jean-de-Luz qui commandait un petit ligneur, et défendait bec et ongles la pêche artisanale. Son bateau utilisait de l'huile végétale de récupération, et donc pas une goutte de pétrole.

L'huile ainsi recyclée avait permis à Beñat de continuer à utiliser ces moteurs vieux d'un siècle, mais lui faisait supporter parfois les moqueries de ses voisins d'amarrage, car, il fallait bien l'admettre, son bateau, certains matins, exhalait des parfums de frites ou de sardines grillées.

Comme souvent, son voisin de ponton vint discuter avec lui pendant qu'il préparait sa sortie.

— Olà, Beñat, qu'est-ce que tu chasses aujourd'hui, avec ta fri-teuse ?

— Bah, comme d'habitude, André, quelques poissons et un bandit.

— C'est quoi, ce matin ?